

## **Préface d'Emmanuel Carrère** **à Épépé, de Ferenc Karinthy, Zulma, 2013**

La précédente édition de ce livre m'a été envoyée à l'automne 2000 par le directeur de Denoël, Olivier Rubinstein, accompagnée de ce mot laconique : « Ça devrait te plaire. » Ce que j'ignorais encore, c'est que chaque fois qu'il arrive à la tête d'une maison d'édition, le premier geste d'Olivier est de récupérer les droits d'Épépé pour le mettre à son nouveau catalogue, avec l'espoir d'en faire un jour le livre culte qu'il a manifestement vocation à être. Ce qu'il ignorait, lui, c'est combien ce roman étrange tombait à pic pour moi. Je l'ai lu, en effet, tandis que je tournais un film documentaire sur un Hongrois perdu dont je ne crois pas hors sujet de raconter ici l'histoire.

Cet Andras Toma, que les journaux de Budapest au moment de son retour ont présenté un peu abusivement comme le dernier prisonnier de la Seconde Guerre mondiale, avait dix-neuf ans en 1944. Entraîné par la Wehrmacht dans sa débâcle, capturé en Pologne par l'Armée rouge, il a été transféré de camp de prisonniers en camp de prisonniers, toujours plus à l'est, puis sans doute à la suite d'une bouffée délirante, interné à l'hôpital psychiatrique d'une toute petite ville russe appelée Kotelnitch. Il devait y rester cinquante-cinq ans.

J'ai eu accès à son dossier médical, où le règlement impose d'inscrire, toutes les deux semaines, une note concernant l'état du patient. La succession de ces quelque mille cinq cents notes, pour la plupart très brèves, est le récit d'une lente et implacable destruction.

Andras Toma n'était pas un prisonnier politique, mais un prisonnier de guerre, citoyen d'un pays désormais frère, et qui, la guerre finie, n'avait aucune raison d'être retenu en Union soviétique. Ce qui s'est passé, c'est qu'il ne parlait pas russe, mais hongrois, et que personne autour de lui ne comprenait le hongrois. Ce qui s'est passé encore, qui complique l'affaire et donne à penser que sans être forcément fou il n'avait pas une grande faculté d'adaptation, c'est qu'il n'a pas essayé de parler russe, de glaner quelques mots qui lui auraient permis de s'exprimer et sans doute de rentrer chez lui, et que personne d'autre part n'a essayé de lui parler petit-Nègre, ou par gestes, enfin de communiquer avec lui d'une façon ou d'une autre. Que deux personnes qui n'ont pas de langue commune échouent à se comprendre au premier contact, c'est normal, mais avec un peu de bonne volonté elles finissent en principe par trouver un terrain d'entente. Ce peu de bonne volonté a dû manquer au personnel de l'hôpital, et à Andras Toma non pas l'obstination mais la souplesse et peut-être l'intelligence : toujours est-il que cette incompréhension mutuelle du premier contact a duré, totalement inchangée, pendant cinquante-cinq ans. Pendant cinquante-cinq ans cet homme a marmonné seul dans sa langue, entouré de gens qui parlaient une autre langue, qu'il n'a jamais pu ou jamais voulu comprendre. Tous les quinze jours, les médecins notaient sobrement dans son dossier : « parle hongrois ». C'était devenu son symptôme.

On l'a retrouvé tout à fait par hasard, à l'automne 2000. Une journaliste locale couvrait le jubilé de l'hôpital, le médecin-chef a présenté à l'assistance le doyen des malades : « Un brave vieux bien tranquille, il ne parle que hongrois, ah ah ah ! » La journaliste, maligne, a senti la bonne histoire et écrit un article sur le thème : « Le dernier prisonnier de la Seconde Guerre mondiale est chez nous. » L'article a été repris, le consulat hongrois s'est ému, on a rapatrié Andras Toma dont, à vrai dire, on n'était pas sûr du tout qu'il s'appelle Andras Toma, son nom ayant été successivement mal décliné, transcrit en russe et écorché au recopiage. L'incertitude sur son identité a rendu plus romanesque encore son retour au pays natal, qui a fait les couvertures des journaux de Budapest. Beaucoup de Hongrois ont disparu à la fin de la guerre, et leur souvenir est d'autant plus difficile à évoquer que la Hongrie était du côté de l'Allemagne. On ne parlait pas de ces fantômes quand tout à coup l'un d'eux revient. Des dizaines de familles, si étrange que cela puisse paraître, ont revendiqué des droits sur lui : c'était leur frère Janos, leur oncle Geza, leur cousin Ferenc. L'armée hongroise a enquêté, finalement identifié la vraie famille qui a accepté de le recueillir. Il a donc retrouvé, à l'âge de soixante-quinze ans, le petit village qu'il avait quitté à dix-neuf. J'ai assisté à son retour. C'était un spectre, vraiment, un Kaspar Hauser aux cheveux blancs. Il refusait de croire qu'il était en Hongrie, car on lui avait dit là-bas que la Hongrie n'existait plus : rayée de la carte. Il se méfiait, flairait un piège.

On ne le comprenait plus. Ce qui lui tenait de langue n'était plus vraiment le hongrois mais une sorte de dialecte privé, autiste, celui du monologue intérieur qu'il avait ressassé tout au long de son exil. Des lambeaux de phrases surnageaient pourtant, où il était question de la traversée du Dniepr, d'un long voyage en train où presque tous ses compagnons étaient morts, de la terre trop gelée pour qu'on puisse les enterrer, de bottes qu'on lui avait volées et de sa jambe coupée qu'il réclamait qu'on lui rende. On reconnaissait aussi le nom de Hitler qu'il appelait « Hitler Adolf », à la hongroise, en plaçant le nom de famille avant le prénom. Il trouvait que Hitler Adolf était un petit futé et cette appréciation, plusieurs fois répétée, a jeté un froid.

J'ignore si vous lisez cette préface avant ou après le livre. Si c'est après, je n'ai pas besoin de justifier le récit que je viens de faire. Si c'est avant, je ne pense pas ruiner votre plaisir en résumant l'argument d'Épépé – il est peu probable, de toute façon, que vous l'abordiez complètement vierge : on vous en a parlé, ou bien la quatrième de couverture vous a séduit. C'est l'histoire d'un type qui se retrouve dans un pays dont il ne comprend pas la langue, et la relation au jour le jour de sa difficile survie dans ces conditions. Il y a cependant une grande différence entre Andras Toma et Budaï, le héros de Ferenc Karinthy. Le premier était un paysan peu instruit qui ne parlait que sa langue maternelle et qui, par une résistance psychique difficile à expliquer mais le fait est là, s'est révélé incapable d'acquiescer ne serait-ce que les rudiments d'une autre, dont pourtant son salut dépendait. Le second est tout le contraire : un linguiste professionnel, maîtrisant des dizaines de langues et doué d'une faculté d'analyse exceptionnelle. On est toujours gêné, dans la fiction, quand les héros se conduisent comme des imbéciles, on se dit

qu'on ferait mieux à leur place, mais on ne peut rien se dire de tel en ce qui concerne Budaï : défié sur son terrain, il est mieux armé et se sert mieux de ses armes que l'écrasante majorité d'entre nous, ce qui ne l'empêche pas d'aller de défaite en défaite. C'est une des forces du livre que son héros soit aussi industriel, aussi combatif, qu'il explore aussi exhaustivement toutes les possibilités de s'en sortir – c'est-à-dire de comprendre quelque chose, ne serait-ce qu'un mot, à la langue que l'on parle autour de lui – et qu'en dépit des prodiges de méthode qu'il déploie l'objet de son étude lui reste aussi obstinément opaque.

Il y a une autre grande différence, c'est que l'histoire d'Andras Toma est vraie alors que celle de Budaï se déroule non seulement dans la fiction mais dans un univers parallèle, un pays de fantaisie aussi peu soumis aux lois du réalisme que les îles où échoue le Gulliver de Swift. Le livre n'est pas si loin, il faut bien dire, de ces pénibles films d'animation des pays de l'Est, si en vogue dans les années 60 et 70, où on voyait un petit homme coiffé d'un chapeau melon errer parmi des foules au regard vide dans une métropole tentaculaire où toutes les rues se ressemblaient. C'était supposé illustrer l'angoisse de l'homme moderne, la déshumanisation des cités, et lors du débat qui suivait il y avait toujours quelqu'un pour prononcer gravement l'adjectif « kafkaïen ». Ce qui fait échapper *Épépé* à ce cliché, c'est la précision et la rigueur avec lesquelles sont rapportés les tentatives d'évasion de Budaï, et la jubilation qu'on devine chez l'auteur à mesure qu'il agence son histoire et défie le lecteur de le prendre en défaut. Si je cherche quelque chose qui évoque cette jubilation-là, ce n'est pas du côté des épigones de Kafka, mais plutôt du merveilleux film d'Harold Ramis, *Un jour sans fin*. Même argument de cauchemar, privé de toute justification rationnelle : un type coincé dans un patelin sinistre y revit sans fin la même journée. Même façon exhaustive, presque mathématique, d'explorer toutes les conséquences du postulat. Même griserie de la fiction. La différence, c'est que les scénaristes d'*Un jour sans fin*, nourris à la fois de contes de fées et de conventions hollywoodiennes, se tirent d'affaire en faisant triompher l'amour, alors que le pauvre Budaï perd *Épépé*, dont comble d'infortune il n'est même pas certain qu'elle s'appelle *Épépé* — ni Bébé, ni Diédié, ni Étiétié...

Drôle de livre, tout de même, pour qu'essayant de le situer j'appelle à la rescousse d'un côté une des histoires vraies les plus désespérantes dont j'ai jamais eu connaissance, de l'autre une comédie fantastique à la Capra. Drôle de livre, qui détonne dans la production de son auteur au point qu'on est tenté de se demander : « Qu'est-ce qui lui a pris ? » De cette production, à vrai dire, le lecteur français connaît peu de chose, puisque deux autres récits seulement sont traduits. *Automne à Budapest* est une évocation sensible et relativement audacieuse de la révolution de 1956 et de son écrasement par les chars russes, *L'Age d'or* une comédie grinçante sur les amours d'un jeune Juif dragueur, planqué dans un immeuble de Budapest en décembre 1944, tandis que les Soviétiques assiègent la ville et que le parti pro-nazi des Croix fléchées y fait régner la terreur. À cette époque-là, ai-je appris par sa fille et traductrice Judith, Ferenc Karinthy était lui-même déserteur et planqué dans un hôpital de Budapest où, pour justifier presque un an de présence, il a subi pas moins de quatre opérations aussi injustifiées que bénignes : amygdales, appendice, végétations, et Judith ne sait plus quelle était la quatrième. Il avait hérité de son père Frigyes Karinthy, un des plus célèbres écrivains hongrois de l'entre-deux-guerres, une vision du monde humoristique et détachée, qu'équilibrait le sérieux de son activité sportive. Champion de water-polo et de natation dans sa jeunesse, il a été ensuite entraîneur d'un des plus importants clubs de Hongrie, et enfin arbitre international, ce qui en plus de ses activités littéraires l'a fait voyager dans le monde entier. Il a animé des jeux radiophoniques, publié des dizaines de romans et de pièces de théâtre, d'inspiration uniformément réaliste. Communiste jusqu'en 1956, il s'est abstenu ensuite de toute prise de position politique et tenu à un rôle d'observateur ironique. A aucun prix il ne voulait s'exiler de son pays, ni surtout de sa langue – alors que comme Budaï il en parlait pas mal d'autres. Il est mort en 1992, ses œuvres comme celles de son père, quoique dans une moindre mesure, continuent à être lues en Hongrie. Voilà le peu que je sais de lui et s'il n'avait pas écrit *Épépé*, au retour d'un voyage au Japon, je n'aurais, honnêtement, aucune raison de le savoir. Mais il a écrit *Épépé*.

Je viens de le relire pour écrire cette préface et je m'aperçois que c'est la deuxième fois. J'entends : que je le relis, donc la troisième fois que je le lis. Il n'y a pas tant de livres qu'on lit trois fois en cinq ans. Je me suis amusé, pour les cinq ans qui viennent de s'écouler, à dresser ma liste : *Ethan Frome*, d'Edith Wharton, *La Supplication*, de Svetlana Alexievitch, *Austerlitz*, de W.G. Sebald, *Autobiographie de mon père*, de Pierre Pachet, *L'Oreille interne*, de Robert Silverberg. Ces livres ont en commun une tonalité sombre et même désolée. Les deux Américains, Wharton et Silverberg, racontent des histoires de solitude déchirantes mais sans écho dans l'histoire collective. Les Européens, en revanche, évoquent plus ou moins directement les expériences sur l'espèce humaine qui ont été conduites à grande échelle dans l'Europe du siècle passé. Le roman de Ferenc Karinthy relève de la fiction pure, pour autant qu'une chose pareille existe : fiction horlogère, ludique, refermée sur son propre aboutissement. Mais il s'enracine lui aussi dans ce que Georges Perec appelait « l'histoire avec une grande hache ». J'ai failli tricher, dix lignes plus haut, en dressant la liste de mes relectures récentes, pour y intégrer des livres que je n'ai pas lus trois fois ces cinq dernières années, mais que j'avais envie de nommer, comme on a envie quelquefois de nommer ceux qu'on aime. Je pensais à *W*, ou *le souvenir d'enfance*, et ce que je pense tout à coup, ce qui me paraît absolument certain, c'est que Perec aurait adoré *Épépé*.